

Faculté des lettres. La plupart d'entre eux ont été l'objet de comptes rendus critiques dans la revue. Ils continuent à être de natures très diverses : publications savantes, celle de l'*Apparition Maître Jehan de Meun*, d'Honoré Bonet, avec commentaires par I. Arnold ; celle de la *Chanson de Sainte-Foy* par deux maîtres de la Faculté associant leur travail et leur science, MM. Hœpffner et Alfarc ; études critiques de problèmes littéraires compliqués : celle d'E. Tonnelat sur la *Chanson des Nibelungen* ; traités savants comme le *Système de la syntaxe latine* d'A. Juret ; recherches d'histoire littéraire comparée, comme celles de G. Mauguin sur la fortune de *Ronsard en Italie*. L'Alsace, ni la Lorraine ne sont naturellement oubliées dans ce bel ensemble de publications. Le remarquable *Dictionnaire des patois romans de la Moselle*, de L. Zeligson est terminé. Aux trois gros livres du regretté R. Reuss narrant l'un, l'histoire de la *Constitution civile du clergé et la crise religieuse en Alsace*, l'autre la *Grande fuite de décembre 1793 et la situation politique et religieuse du Bas-Rhin de 1794 à 1799* s'est ajouté un pieux hommage de la Faculté à ce savant plein de conscience, de zèle et de savoir, héritier d'une belle tradition de labeur intellectuel et qui avait bien payé, par toute une œuvre probe d'historien et par les plus douloureux sacrifices de famille, ce titre de professeur honoraire que l'Université de Strasbourg s'honora de lui décerner : c'est une autobiographie publiée sous le titre de *Soixante années d'activité scientifique et littéraire, 1864-1924*, avec une étude biographique précieuse due à cet autre historien et fils éminent de l'Alsace, le doyen Chr. Pfister. Depuis, une savante et considérable étude sur la *Réunion de Metz à la France*, en deux gros volumes, œuvre de M. G. Zeller, est parue à son tour. Qu'on n'oublie pas que toutes ces publications sont faites à l'aide de fonds recueillis, pour la plupart, en Alsace même par l'initiative privée de quelques professeurs strasbourgeois. On pensera qu'aux heures difficiles que traversent, en France comme ailleurs, les études désintéressées, ils ont bien mérité de la science et de leur pays¹.

LUCIEN FEBVRE.

UNE IMPORTANTE DÉCOUVERTE ARCHÉOLOGIQUE LA BASILIQUE PYTHAGORICIENNE DE LA PORTE MAJEURE

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT²

Publiées d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*, qui s'en était réservé la primeur, les *Études romaines* de M. Carcopino sur la basilique de la Porte Majeure, reparaissent aujourd'hui dans un élégant volume édité avec un soin vraiment exemplaire, étayées de notes et de références et enrichies

1. Il nous paraît inutile de donner le signalement bibliographique détaillé des publications dont nous venons de parler. Elles sont toutes en dépôt à Paris, à la Société d'édition *Les Belles-Lettres*.

2. Jérôme CARCOPINO. *Études romaines. La Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*. Paris, l'Artisan du livre, 1927, in-8°, 411 p.

569
REAU, L.
1927

d'une abondante illustrat. 1. Sous cette forme nouvelle, l'argumentation de M. Carcopino paraît encore plus nette, plus précise, plus pressante et plus convaincante. On ne saurait exposer avec plus de maîtrise les problèmes complexes et délicats que soulève, pour l'historien de l'art comme pour l'historien des religions, une des découvertes les plus sensationnelles qui aient jamais été arrachées au sol inépuisable de Rome : celle de la basilique souterraine de la Porte Majeure.

Ce n'est point aux fouilles méthodiquement conduites du Service des Antiquités, mais à un simple jeu du hasard, que nous devons cette trouvaille archéologique si riche en conséquences. Au printemps de 1917, il y a par conséquent dix ans, le ballast de la voie ferrée s'affaissa un beau jour subitement sous le poids d'un des trains qui font le service de la ligne de Rome à Naples. Les ingénieurs de la voie recherchèrent la cause de cet éboulement imprévu et constatèrent à leur grande stupéfaction que les rails étaient posés au-dessus d'une sorte de temple souterrain, composé d'un atrium et d'une cella, dont les murs étaient tapissés de bas-reliefs en stuc d'un goût exquis.

Quelle était la date, quelle était la destination de cet énigmatique hypogée, si miraculeusement rendu à la lumière ? Les procédés de construction, le style de la décoration accusaient le premier siècle de notre ère et plus précisément le règne de l'empereur Claude. Le plan était celui des basiliques chrétiennes. Mais le caractère purement profane et mythologique des représentations qui tapissaient les murs de la cella ne permettait pas de supposer que cet édifice avait été creusé pour servir au culte chrétien. Plusieurs hypothèses furent envisagées ou proposées par les archéologues, les uns soutenant que c'était le cryptoportique d'une villa romaine, d'autres qu'il s'agissait d'une chapelle funéraire. Aucune de ces conjectures ne résiste à la critique. L'impression qu'on éprouve involontairement en franchissant le seuil de l'atrium est celui d'un lieu de culte, d'une église, mais, si paradoxal que paraisse cet accouplement de termes, d'une église païenne.

Sanctuaire d'un culte non officiel à coup sûr, d'une secte d'initiés. Mais laquelle ? Le premier, M. Franz Cumont convint avec un tact très sûr la solution exacte du problème en émettant l'opinion, adoptée depuis lors par la grande majorité des archéologues, que ce temple souterrain était une chapelle pythagoricienne. M. Carcopino se range entièrement à cet avis. Mais il a eu le grand mérite de renforcer et de parfaire la démonstration simplement esquissée du sagace archéologue belge par une telle abondance de preuves, un réseau si serré d'arguments, que leur conclusion commune paraît dès lors fondée sur une base inébranlable.

Je ne puis suivre ici l'auteur dans le détail de son argumentation qu'on ne saurait d'ailleurs résumer sans l'affaiblir. Suivant un ordre rigoureusement logique, il étudie d'abord le plan de l'édifice, le caractère général de la décoration dont la blancheur immaculée depuis la mosaïque du pavement jusqu'aux stucs des murailles est comme le symbole de l'idéal de pureté des Pythagoriciens. Après quoi il prend un à un les sujets qui décorent les parois ou la voûte et il démontre que tous, depuis le mythe des Danaïdes et le supplice de Marsyas jusqu'au rapt de la Leucippide et à l'enlèvement de

Ganymède, trouvent leur explication la plus satisfaisante dans les doctrines esotériques de la secte pythagoricienne. Enfin — et c'est ici la clef de voûte de son argumentation et sa contribution la plus personnelle à ce problème — il prouve victorieusement, grâce à un texte de Pline l'Ancien, noyé au milieu de fiches d'histoire naturelle, que le thème du stuc majeur de l'abside, qui représente Sapho se jetant dans la mer pour se purifier des souillures de la passion, est en rapport étroit avec la doctrine pythagoricienne de la régénération. Pline nous assure que la légende des amours de Sapho avec Phaon-Phoibos et du saut de Leucade était interprétée par la secte comme une figure de l'initiation. Ce texte péremptoire jeté dans la discussion tranche le débat et prouve sans contestation possible que la crypte de la Porte Majeure était bien une basilique pythagoricienne.

Un pareil livre, construit en matériaux solides par un maître architecte qui semble avoir pris au contact des antiquités romaines le goût de l'*opus quadratum* et des ciments indestructibles, s'impose par l'union très rare de qualités qui généralement s'excluent : une érudition presque accablante à force de scrupules, une logique inflexible qui va droit au but sans jamais s'égarer, une aisance remarquable dans l'exposé des doctrines philosophiques ou religieuses les plus abstruses et les plus esotériques, et par surcroît le sens artistique le plus fin. Cet ouvrage, prélude de toute une série d'études romaines qui seront consacrées aux découvertes récentes, achève de classer M. Carcopino parmi les archéologues les mieux donés et les plus puissamment outillés de sa génération.

LOUIS RÉAU.

A Réau, Louis

Une importante découverte
Archéologique. La basilique Pythagoricienne de la Porte Majeure

in Revue de Synthèse Historique
43 (n.s 17) (1927, juin) 120-122
22454
2 notes